faciles à verser, à brûler et à égrener.

Les signes auxquels on reconnaît qu'il est temps de moissonner sont assez certains ; pour qu'on ne doive pas craindre de s'y tromper, il y a trop peu d'inconvénients à en avancer ou à en retarder le moment de quelques jours, pour qu'on puisse s'en inquiéter.

C'est toujours par un temps sec, qu'on doit désirer faire la moisson ; sauf à la suspendre dans le milieu du jour si la chaleur est trop forte et l'égrimage trop considérable, car la pluie lui est nuisible sous plusieurs rapports.

La manière la plus commune de faire la moisson est en coupant les céréales avec la faucille ; mais depuis quelques années, vu la modicité de son prix, grand nombre de cultivateurs ont recouru à la moissonneuse, qui est d'un grand avantage quant à l'économie de la main-d'œuvre ; on a bientôt payé le prix d'une moissonneuse par le moins d'ouvriers que l'on emploie pour le temps de la moisson.

Généralement les céréales se mettent en gerbes sur le champ même. Pour faire une gerbe vite et bien, c'est-à-dire dont la grosseur soit la même, dont les tiges soient égalisées, dont le lien soit solide, n'est pas une opération aussi facile qu'on peut le croire, quand on n'a pas mis la main à l'œuvre.

La grosseur des gerbes peut varier, cependant de peu, car il est désirable que le poids soit tel qu'un homme les mane aisément, sans cependant les multiplier plus qu'il n'est nécessaire ; mais il est bien que toutes celles de la récolte du même propriétaire soient aussi égales que possible, afin qu'il puisse se rendre plus facilement compte des produits probables.

Il est déplorable cependant de voir en certains endroits le peu de soins que l'on apporte à la confection des javelles ; il faut prendre garde de ne pas trop les recouer, soit en les formant, soit en les chargeant, soit en les déchargeant. Le résultat de cette insouciance est probablement une perte de plusieurs millions, dans les produits généraux de l'agriculture. Nous voudrions donc que, sans nuire à la célébrité, on ménageât davantage ces récoltes : que les voitures fussent partout, comme nous l'avons vu pratiquer par quelques cultivateurs, garnies de toile.

L'avoine la première semée est la première mûre. Le moment de la couper est indiqué par le changement de couleur de la paille et des balles. Quelquefois dans un même champ l'avoine ne mûrit pas à la fois, soit parce qu'il s'y trouve des endroits frais, soit parce qu'elle n'a pas levé en même temps, soit parce que ses pousses latérales se sont développées plus tard. C'est au cultivateur à examiner, s'il est de son intérêt de se presser de la couper ou d'attendre.

Il faut examiner actuellement s'il est aussi avantageux que le disent quelques cultivateurs, de laisser les avoines longtemps sur le champ exposées à être mangées par les animaux, détachées par les vents, la grêle ; noircies, moisies, germées, pourries par l'effet des rosées et des pluies. Cette pratique est contraire à toute raison, et doit être proscrite de toute exploitation bien réglée. D'ordinaire, il convient de ne jamais laisser javeler les avoines plus de cinq à six jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour sécher leur paille et compléter la maturité du grain.

Un agronome célèbre, M. Delu, rapporte que le grain de son avoine, qu'il ne laissait pas javeler et qu'il coupait en complète maturité, pesait un douzième de plus que celui de celles de ses voisins, et que tous venaient lui en demander pour leur

semailles, et ne l'imitaient pas. Ce fait seul devrait éloigner tous les cultivateurs de cette blâmable opération.

Le javelage est une opération toujours utile, et souvent indispensable, à raison de la nécessité de laisser les graines et les pailles achever de mûrir, ou au moins achever de dessécher comme nous l'avons dit plus haut, et du manque de bras pour mettre les gerbes de suite ; mais on l'exagère quelquefois : d'où il résulte perte de grain ou altération de la couleur et de la saveur de la paille, même moisissure et pourriture.

Par une suite d'idées d'une absurdité telle qu'on ne peut s'en rendre raison, il a été établi en principe que les avoines devaient rester en javelles jusqu'à ce qu'elles soient devenues noires. Il résulte annuellement de cette pratique, une perte immense pour les cultivateurs : ils le savent ; n'importe, c'est l'usage, l'avoine javelée est meilleure pour nos chevaux, voilà leur réponse.

Ceux d'entre ces cultivateurs qui veulent expliquer la cause de cet usage, ajoutent que l'avoine grossit par l'opération du javelage, comme si une imbibition momentanée d'eau pouvait avoir quelque valeur.

Cependant le javelage, donnant lieu quelquefois à un commencement de germination, rend les grains d'avoine plus sucrés et plus tendres ; ce qui s'oppose, au reste, à sa bonne conservation.

Il arrive assez souvent que ce n'est pas seulement comme à l'ordinaire, le deuxième, le sixième seulement de la récolte des avoines qui se perd, mais la moitié, les trois-quarts, la totalité même ; nous en voyons souvent l'exemple. En effet, un vent violent, une grêle de quelque force, une pluie d'orage, peuvent en quelques instants, séparer plus ou moins de grains des épis. Une continuité de pluies pendant quinze jours peut faire germer ce grain et pourrir entièrement les pailles. Nous disons donc qu'il faut couper l'avoine plus tard qu'on ne le fait communément, afin que le grain mûrisse et qu'il noircisse naturellement, et qu'il ne faut pas la laisser étendue sur la terre que le temps strictement nécessaire pour achever sa maturité ou permettre les autres opérations de la moisson. En la coupant le matin avant la dissipation de la rosée et en prenant les précautions convenables pour la mettre en gerbes, la charger, la transporter et la décharger, on est certain d'en perdre beaucoup moins que dans la méthode exagérée du javelage, et d'avoir des grains réellement plus gros, plus susceptibles d'être conservés, plus nourrissants pour les chevaux, et des pailles susceptibles d'être mangées avec plaisir par tous les bestiaux.

Ajoutez à ces inconvénients celui de faire périr, lorsque l'avoine sert de protectrice, le trèfle, le sainfoin et autres plantes semées avec elle, en les privant de lumière, et celui encore plus grave d'empêcher de donner sur-le-champ à la terre, lorsqu'elle est seule, les labours qui lui sont propres. Ceux qui apprécient l'importance de ne pas perdre de terrain, de faire les travaux à temps, peuvent apprécier la valeur de ce dernier inconvénient.

L'époque de la récolte de l'orge dépend de celle du semis, et de la variété, et de la nature du sol et des abris. Il n'est donc pas possible de la fixer d'une manière générale. Quelques auteurs ont écrit qu'il était utile de la faire avant la maturité complète du grain ; suivant d'autres auteurs, c'est une erreur. D'après ces derniers, il faut la couper un peu après qu'elle a cessé de végéter, c'est-à-dire quand elle est devenue blanche, et que